

2B COMPANY^(CH)

KKQQ

dim14 lun15 août 21:00

USINE À GAZ 1 rue César-Soulié - Nyon



© NellyRodriguez Les Urbaines

FAR° FESTIVAL DES ARTS VIVANTS / NYON

contact : Cécile Simonet

communication@festival-far.ch / 078 686 34 79

Spectacle idiot par excellence, KKQQ fait preuve de dérision et d'absurde dans la tradition dadaïste des années 20 transposée au goût technologique du jour. Les trois comédiens, Tiphane, Michèle et François, proposent une pièce décalée tant dans le contenu que dans la forme. Animé en direct, le dispositif vidéo est complexe. On les voit se filmant – tantôt enfermés dans une cabine de traduction, tantôt sur le plateau – et en projection, chacun sur un écran. La mise en scène, adonnée au sarcasme, exploite la communication exacerbée des échanges technologiques. De façon cocasse, la performance reflète et bouscule nos dérives et nos doutes contemporains.

concept et musique: François Gremaud / jeu et création collective: Tiphane Bovay-Klameth, François Gremaud, Michèle Gurtner / lumières: Jonas Bühler / écriture du logiciel, régie, vidéo, son: Filippo Gonteri / administration: Michaël Monney / production: 2b company, Arsenic Lausanne / coproduction: les Urbaines Lausanne, Prairie modèle de coproduction du Pour-cent culturel Migros / soutiens: Ville de Lausanne, Canton de Vaud, Loterie Romande, Ernst Göhner Stiftung, Artephila Stiftung / diffusion: Tutu production

2b company
Av. Saint-Paul 2B
1004 LAUSANNE
+41 (0)79 372 20 95
info@2bcompany.ch

www.2bcompany.ch

INTERVIEW DANS LE PROGRAMME DU FAR°2011, pp. 35-39

Curiosité, délicatesse et humour à l'épreuve du plateau

Entretien avec François Gremaud par Anne-Catherine Sutermeister

Il y a dans le travail et dans les idées artistiques de François Gremaud, artiste associé au far° 2011, quelque chose d'éminemment contemporain. Comme une description aiguë, précise et représentative des questionnements nécessaires pour que l'art poursuive sa trajectoire joyeuse et effrontée à travers nos sensibilités.

De ses inspirations artistiques jusqu'à sa manière d'envisager l'art dans la société en passant par les processus de création, le langage théâtral ou l'adresse au public, François Gremaud livre à travers cet entretien des idées, des impulsions et des expériences salutaires pour que se déploie un espace de dialogue critique et décomplexé face à l'art.

Anne-Catherine Sutermeister: DE L'ÉCOLE CANTONALE D'ART DE LAUSANNE (ECAL) À LA SECTION PROFESSIONNELLE D'ART DRAMATIQUE (SPAD), ET DE LÀ À L'INSTITUT NATIONAL SUPÉRIEUR DES ARTS DU SPECTACLE (INSAS) À BRUXELLES POUR Y SUIVRE UNE FORMATION DE METTEUR EN SCÈNE... QUELS DÉSIRS DERRIÈRE CE PARCOURS ?

François Gremaud: Depuis toujours, le seul endroit où je me sens à l'aise et où j'ai le sentiment d'avoir quelque compétence, c'est dans le domaine des arts. J'ai longtemps partagé mon temps libre entre le théâtre et le dessin. En me présentant à l'ECAL, j'ai opté – entre deux possibles – pour la solution que je croyais être celle « de facilité ». Or, à l'ECAL je me suis trouvé confronté pour la première fois à l'art contemporain dont j'ignorais tout: l'art comme véhicule des pensées du monde, l'art comme réceptacle des différentes théories... Jusqu'alors, l'art avait pour moi une fonction plutôt décorative et anecdotique. Et voilà que je me retrouvais dans une véritable recherche artistique, à m'imprégner de ces impulsions intellectuelles qu'étaient les cours d'histoire de l'art. En parallèle, je fréquentais des étudiants de la Section d'art dramatique, et le théâtre continuait à me tenter. Je me suis présenté au concours d'entrée et j'ai été pris. Là j'ai découvert un univers complètement différent, moins structuré, résolument tourné vers le passé, là où l'ECAL était orientée vers l'avenir. Nous nous retrouvions à reproduire des gestes ancestraux alors qu'à l'ECAL j'avais été dans une recherche permanente, éminemment contemporaine. J'ai fini par quitter la SPAD.

Je me suis rendu à Bruxelles, à l'INSAS. Plus que l'école et ses enseignements, c'est la découverte de la scène flamande qui a été un véritable choc pour moi! *Morning Song* de Jan Lauwers (1999) m'a fait l'effet d'une bombe dans ce que le théâtre pouvait produire comme émotions. J'ai senti que c'était là que les choses se passaient. Grâce à ces spectacles – ceux d'Alain Platel, de Wim Vandekeybus, de TG Stan – j'ai découvert un rapport sensuel à ce qui se produisait sur le plateau. Le choc produit par les images faisait surgir une multiplicité de significations, créant ainsi un foisonnement d'émotions et d'idées. La dimension non-verbale, sensuelle, était bouleversante au sens premier du terme. Je ne sortais pas indemne de ces spectacles. J'étais en empathie, même si certaines choses m'échappaient. J'ai pu faire le lien entre ce que j'avais vu à l'ECAL et ce que je recherchais dans les arts et le théâtre.

C'est à travers ces spectacles que j'ai identifié l'une de mes obsessions. Je me souviens de gestes extrêmement simples, infimes et délicats, qui disent notre fragilité et notre condition, comme des « images

ACS: LES VOIES DE LA TRANSMISSION...

FG: Dès le départ, on nous avait dit que l'INSAS ne pouvait pas former de metteurs en scène dans le sens où ce métier ne peut guère s'enseigner au même titre que d'autres disciplines. J'ai donc happé tous les savoirs qui me fascinaient au cours de ces années. Nous avons des cours théoriques qui n'étaient pas en lien direct avec notre profession, mais qui agissaient sur nous comme des catalyseurs d'idées. Les cours de philosophie, d'anthropologie de la représentation, d'histoire de l'art éveillaient avant tout notre curiosité... Et ces idées me nourrissent encore. Je vois cela comme « la transformation du boulanger », image que Deleuze emprunte à la théorie du chaos et qui montre que les deux points les plus éloignés par l'étirement de la pâte deviennent concomitants, à force de transformations, lorsqu'on replie la pâte... J'ai une foi absolue dans cette intuition deleuzienne. C'est pour moi une grille de lecture de la pensée: deux modes de pensée évoluent et soudain, à force de transformations, arrive un moment où une chose, un concept, devient la clé de voûte reliant ces deux idées...

À l'INSAS, Jean-Marie Piemme a accompagné ma formation d'une manière très intelligente et sensible, même s'il défendait une forme de théâtre qui ne m'interpellait pas forcément. Un jour que je devais présenter une maquette sur laquelle j'avais beaucoup travaillé, il m'a simplement dit qu'il n'y avait rien à redire, que tout était lisse. Or une sphère lisse, c'est une surface sans possibilités de se loger, sans imperfection ni rugosité... sans porosité... Cette remarque a déclenché beaucoup de choses en moi.

ACS: ALORS QUEL ROLE ACCORDER AUX MOTS?

FG: J'ai le sentiment que je travaille fortement avec des mots, mais des « mots théâtraux », qui sont des conjonctions de mots et d'images. C'est la particularité des arts vivants que de réunir des signes, et l'agencement des signes crée un vocabulaire propre aux arts vivants. Au cours de mes formations, on m'a parlé du théâtre comme incarnation du verbe. Or ma deuxième langue est la langue des signes, et cette langue – physique – est organisée selon une syntaxe complètement différente, avec des accents qui n'ont aucune relation avec la langue parlée. Du coup, j'ai aussi construit ma manière de penser avec des signes, avec le corps comme matière à exprimer ces signes. Cela a dû me marquer d'une manière ou d'une autre, car je suis fasciné par les corps au théâtre, par ce qu'ils peuvent raconter à travers leur organisation. La conjonction de tous les signes présents sur le plateau est le vocabulaire qui m'intéresse.

ACS: TU JOUES, TU METS EN SCENE... COMMENT LE COMEDIEN QUE TU ES SE DISTINGUE-T-IL DU METTEUR EN SCENE?

FG: En qualité de metteur en scène, j'ai toujours choisi de travailler avec des comédiens qui produisent des choses qui m'échappent, dont les corps colportent une foule de possibles et qui, sur le plateau, ont la capacité de faire affleurer des sensations et des émotions fortes. C'est pour ça, au départ, que j'ai proposé KKQQ à Tiphany Bovay-Klameth et Michèle Gurtner. Pendant les répétitions, nous avons tissé une relation empreinte d'un potentiel de créativité évident et avons désiré poursuivre notre collaboration. Depuis nos rôles respectifs ont évolué et nous travaillons en collectif. Nous vivons dans une dynamique d'expérimentation qui nous rend très libres. Nous formons un espèce de corps à nous trois... Ensemble, grâce à nos singularités respectives, nous découvrons des choses que nous ignorions avant d'être dans la logique de recherche. Et ensemble nous avançons, sans forcément savoir où nous allons... Peut-être est-ce pour cela qu'une de nos méthodes de travail privilégiées est un mélange de cadavre exquis et d'écriture automatique à trois! C'est vraiment la conjonction de nos trois énergies qui nous fait avancer...

ACS: QUELLE PLACE ACCORDES-TU AU PUBLIC DANS TON TRAVAIL ?

FG: Je m'interroge sur la manière d'articuler la liberté de création et la responsabilité que je ressens à l'égard du public. Dans l'idéal, j'aimerais pouvoir mettre à disposition librement mes œuvres... car la gratuité crée un autre contrat implicite avec le spectateur. J'ai l'impression un peu naïve que le libre accès rend plus lisible la notion de spectacle comme une proposition mise en partage – ce qu'est toute œuvre d'art, fondamentalement – plutôt que comme un objet fini à consommer. KKQQ, par exemple, a été créé dans le cadre des Urbaines, festival qui propose un accès gratuit. La clarté du contrat – nous avons présenté KKQQ comme une proposition – m'a donné beaucoup de liberté. Je rêve d'un rapport à l'art décomplexé, débarrassé du jugement – Deleuze rappelle que le jugement est une action liée aux connaissances passées – un rapport constamment renouvelé, d'une disponibilité qui n'est pas alourdie par les références. Si le rapport était toujours celui-ci, je serais assurément délivré d'une certaine forme d'angoisse!

En somme, mes inquiétudes sont les résidus d'une éducation qui nous est commune. J'ai le sentiment d'avoir grandi dans un univers très moral, dans lequel les choses s'articulent en termes de réussite ou d'échec. À cela s'ajoute aussi le poids de la tradition. Comment en tant qu'artiste se dégager des carcans de pensée pour se confronter au vertige de l'inconnu? Comment faire lorsqu'il y a tellement de génie dans l'histoire de l'humanité? Comment se situer par rapport à cela? Est-ce avec vénération et culpabilité devant notre ignorance? Ou dans un rapport plus simple et décomplexé au passé? Les artistes flamands dont je parlais ont puisé ici et là ce qu'ils avaient à prendre, ils en ont fait un agrégat avec une immense liberté. Chez nous, dans l'espace francophone, existent certains mythes sur le théâtre dont nous devons nous débarrasser pour retrouver un rapport plus naïf et naturel à l'art.

ACS: CONTRAIREMENT A D'AUTRES COLLEGUES DE TA GENERATION, TU INTEGRES L'HUMOUR, ET SOUS UNE FORME BIEN PARTICULIERE, EN TRAVAILLANT BEAUCOUP SUR LE PREMIER DEGRE, SUR L'APPARENTE BANALITE DES CHOSES, CE QUI SUR LE PLATEAU DEVIENT TOTALEMENT SURREALISTE. A QUOI SERT L'HUMOUR ?

FG: J'ai une inclination naturelle à l'humour, mais c'est directement lié à des fondements plus profonds. Pour moi, l'humour est une réponse au tragique du monde. C'est touchant de voir avec quel acharnement nous essayons de réaliser nos projets, alors que nous allons tous quitter la scène un jour. Tout cela est tellement bizarre, étrange, absurde et comique... Nous essayons désespérément de construire du sens, alors que vu de près, dans le détail de chaque geste, tout en est dépourvu!

À cela s'ajoute que l'humour et le rire sont des émotions accessibles, certainement plus accessibles que d'autres. Le rire crée un lien concret avec le public qui se trouve physiquement engagé. Je tente de mettre en perspective l'anecdotique à travers les postures du corps, dans un objet, dans les mots ou dans les expressions; je tente de mettre en route une sorte de « machinerie poétique » qui fonctionne à partir du degré zéro, à partir des choses les plus banales...

De là vient aussi mon admiration pour le travail de Christoph Marthaler, qui excelle dans la mise en exergue de l'infiniment simple pour révéler notre humanité et la dimension sublime du dérisoire. Car si Notre besoin de consolation est impossible à rassasier, pour reprendre ce titre de Dagermann, accorder notre attention à l'anecdotique et rire de ce travail de Sisyphe qui est à l'œuvre est une manière de soulager cette tristesse fondamentale...

ACS: AU VU DE TON PARCOURS, AS-TU LE SENTIMENT QUE LE SOUTIEN A LA CREATION ARTISTIQUE INDEPENDANTE EN SUISSE EST BIEN ORGANISE ?

FG: À mon sens, ce dont nous avons le plus besoin, c'est de valoriser le statut de l'artiste et de l'art au sein de la société, et par corollaire que soient davantage diffusées les valeurs qui constituent notre humanité. Dans les arts vivants, avec le régime d'intermittence, avant d'être des artistes qui explorons les champs de la pensée, nous sommes surtout des chômeurs qui coûtent. C'est une situation extrêmement culpabilisante; elle génère une image négative de la profession et fait obstacle à l'appréhension de notre apport.

Ensuite, il me semble déterminant de pouvoir faire de la recherche artistique, au même titre qu'est soutenue la recherche scientifique. On oublie trop souvent que la manière dont nous appréhendons le monde est en partie due à des découvertes artistiques, et cela n'est pas quantifiable. L'Histoire est truffée d'œuvres qui ont anticipé de nouveaux savoirs, qui ont ouvert de nouveaux territoires de pensée, au même titre que des découvertes scientifiques ou des concepts philosophiques.

Enfin, sur un plan plus pratique, nous avons évidemment besoin de moyens, mais ce n'est qu'un aspect. Pouvoir disposer de lieux de répétition, et d'espaces de rencontre et d'échanges est tout aussi important. C'est d'ailleurs pour cela que j'avais postulé avec Myriam Kridi pour la direction du Grütli à Genève: pour pouvoir mettre en place – avec la connaissance que j'ai des besoins de mes pairs - un lieu propice à l'éclosion de la créativité. Car les institutions en sont les réceptacles possibles. Dans la même ligne, j'ai adoré enseigner à la Manufacture avec d'autres créateurs, car les moments d'échange sont rares. Voir le travail des autres me permet d'aller plus loin...

ACS: QU'ATTENDS-TU CONCRETEMENT DE TA COLLABORATION AVEC LE FAR° COMME ARTISTE EN RESIDENCE?

FG: La recherche qui autorise l'erreur! L'idée au cours de cette résidence n'est pas de produire nécessairement. Je suis à la recherche d'autres choses, partant du principe qu'il faut du temps pour que se révèlent et que s'expliquent – en partie! – certaines de mes obsessions!

PRESSE sur KKQQ:
«UN KKQQ TRÈS COCASSE»
LAUSANNE CITÉ, 29 déc. 2010

GAGNEZ



20
Billets

KKQQ cocasse!

Du 11 au 16 janvier 2011, le Théâtre de l'Arsenic à Lausanne présente KKQQ, un spectacle loufoque de la 2b company.

Page 11

AU THÉÂTRE DE L'ARSENIC

Un KKQQ très cocasse

Du 11 au 16 janvier 2011, le Théâtre de l'Arsenic présente KKQQ, un spectacle loufoque de la 2b company, mis en scène par François Gremaud.

Selon D.H. Lawrence, «Les hommes ne cessent de fabriquer une machine qui les aide, sur le dessus de laquelle ils traçent un firmament et écrivent leurs conventions, leurs opinions; mais le poète, l'artiste pratique sans faire dans l'ombre, il déchire même le firmament, pour faire passer sa poëse de chaos à l'ordre».

Si existait une machine capable de rassembler quelques éléments dans cette symbolique, KKQQ en serait le prototype. Après l'ambuleuse, l'échec hilarant et la réussite incontestable des

Urbaines, François Gremaud tente à nouveau l'expérience d'une machine à remonter le temps. Il met en scène, grâce à un procédé technique très futuriste, la rencontre sur le plateau de différentes temporalités.

Spectacle offert par excellence, KKQQ rassemble Tiphaine, Michèle et François, trois comédiens en permanence décalés spatio-temporel. Une présence technique et performative qui bouscule, de façon cocasse, la culture produite par nos échanges technologiques.

20
BILLETS

2000 places au total pour le spectacle à voir, dont 200 en avant-pièce au 100 et le 1000 par téléphone au 079 250 211, entre 17h et 19h. Appel depuis une ligne fixe ou en envoyant une carte postale (mentionner le code ci-dessous) à l'adresse: Eclaircissements - CAS, av. d'Albanelle 11, CP 100, 1003 Lausanne

7 places de participations, jeudi 7 janvier 2011



«CHOC DE TEMPI» LE TEMPS SORTIR, 6 janv. 2011

Choc de tempi

A l'Arsenic,
François
Gremaud
propose
un voyage
spatio-
temporel



Vu le titre, *KKQQ*, on s'attend à un spectacle potache, régressif et primaire. Pas du tout. François Gremaud, qui ne cesse d'étonner avec ses petits bijoux d'incongruité, innove encore avec cette performance multimédia racontant les charmes et même la nécessité de la singularité.

Pour souligner cette idée de l'idiotie dans le sens de ce qui est unique et particulier, le metteur en scène fribourgeois imagine un procédé où une séquence de quarante-cinq minutes est enregistrée

à trois vitesses différentes, toujours au ralenti, mais étirée à 1h, 1h15 et 1h30. A ces séquences diffusées sur trois écrans pendant la représentation, les acteurs (François Gremaud, Michèle Guttner et Tiphonie Bovay-Klameth) ajoutent des performances *live* et des chansons. Le tout reste donc assez décalé et repose sur le talent des artistes, dont la personnalité est, de fait, très affirmée.

François Gremaud a gardé de ses études à Bruxelles un goût pour l'étrange. Sa philosophie? Contrai-

rement à la majeure partie de l'humanité qui cherche une ombrelle sous laquelle s'abriter, lui fait des trous dans l'ombrelle en quête de chaos et de liberté. Comment ne pas souhaiter l'imiter?

Marie-Pierre Genecond

Lausanne, Arsenic,
rue de Genève 57,
Di à 18h, ma je sa à 19h, me ve à 20h30
du 11 au 16 janvier.
(Rens. 021 625 11 36,
www.arsenic.ch),
(www.2bcompany.ch).

«KKQQ MÊLE POÉSIE ET TECHNIQUE»

24 HEURES, 10 janv. 2011

KKQQ mêle poésie et technique

Théâtre
**A l'Arsenic, trois
comédiens se penchent
sur la temporalité et les
nouvelles technologies**

KKQQ. Quel titre étrange! «C'est une espèce de machine poétique en soi, explique François Gremaud, fondateur de la 2b Company. Ce petit jeu de mots simple nous rappelle que notre monde est un peu triste, sans queue ni tête parfois.» Quatre lettres, pour un spectacle au procédé «unique»: chaque comédien enregistre son texte séparément, à vitesse différente devant une caméra. Un ordinateur centralise les trois pistes et les ramène à allure normale. Résultat? «Le spectateur a l'impression qu'on communique.»

L'enregistrement débute avant l'arrivée du public. Pendant que ce dernier assiste à la retransmission sur deux écrans, les comédiens continuent d'enregistrer. Parfois, ils sortent de leur cabine, leur ordinateur dans les mains. «Ce procédé purement artistique permet de faire passer des choses de façon assez drôle. Une manière théâtrale et poétique de parler du monde d'aujourd'hui.»

Mais d'où est née cette envie de manipuler la technologie, et de monter cette performance originale? «Je voulais trouver un moyen concret qui permette de jouer sur le présent, tout en décalant des temps qui ne sont pas les mêmes.» A travers tout ce procédé, François Gremaud cherche aussi à raconter la solitude induite par la technologie. «Les gens ont plein d'amis dans leurs réseaux sociaux, mais finalement ils perdent la relation au monde réel. Grâce aux enregistrements, on vit cette sensation de décalage permanent.» **Céline Rochat**

Lausanne, Arsenic
Du ma 11 au di 16 janvier
Loc: 021 625 11 36
www.arsenic.ch



Chaque comédien enregistre son texte dans une cabine. DR

«LA SCÈNE VERSION 2.0 À L'ARSENIC» LE COURRIER, 14 janv. 2011

La scène version 2.0 à l'Arsenic

LAUSANNE • Dans «KKQQ», la 2b Company tente de faire cohabiter plusieurs temporalités. La technique l'a rattrapée hier soir.

DOMINIQUE HARTMANN

Le nouveau spectacle de la compagnie 2b (prononcer «to bes») s'intéresse au décalage inévitable entre deux personnes qui s'interpellent via un média interposé et malgré l'impression d'immédiateté que peut donner l'efficacité de celui-ci. Malheureusement, hier soir, le spectacle n'a pas fonctionné comme prévu. A voir – en croisant les doigts – jusqu'au 16 janvier à l'Arsenic.

Il faut dire que l'organisation technique de KKQQ est complexe: 45 minutes avant le début du spectacle – à rebours donc de la temporalité théâtrale –, chacun des comédiens (Michèle Gurtner, Tiphonie Bovay-Klanneth et François Gremaud) a enregistré face à sa webcam – et en parlant au ralenti – une partition de 45 minutes qui s'étire respectivement sur 1h30, 1h15 et 1h; l'objectif étant de faire cohabiter plusieurs

temporalités dans un même lieu. Les films sont transmis par Wifi à un ordinateur central qui les ramène à 45 minutes, durée du spectacle, ce qui crée l'illusion d'une simultanéité. C'est de ce décalage que joue KKQQ. Hier, un écart supplémentaire s'est introduit dans le spectacle; c'était le décalage de trop, celui qui rend l'œuvre difficilement lisible – et empêche la critique.

Si tout s'était bien passé, on aurait pu comprendre que la sensation de proximité médiatique est parfois aussi illusoire que bien masquée par les astuces technologiques. On s'en serait amusé, comme on a apprécié le jeu parfois hilarant des comédiens, les collisions entre l'univers immédiat et les images qui en naissent, l'usage loufoque et intelligent de l'audiovisuel; le contraste, aussi, entre le contenu parfaitement banal des films et la

complexité technologique nécessaire à les réaliser, contraste soulignant l'importance démesurée accordée à l'objet.

On connaît le travail exigeant et subtil du metteur en scène de la 2b, François Gremaud, et sa façon très juste de faire parler les décalages. Et sur la base d'une captation de la première version, KKQQ s'annonçait plutôt réussi, à l'instar des précédents spectacles de la compagnie. En revanche, la complexité du sens semblait hier marquer le pas sur celle de la performance. En aurait-il été autrement dans de bonnes conditions? Mystère. I

Jusqu'au 16 janvier à l'Arsenic, 57 rte de Genève, Lausanne, tél. ☎ 021 825 11 36, www.2bcompany.ch
> Je 13 janvier, rencontre avec François Gremaud à l'issue de la représentation, entrée libre.
> Soirée spéciale ve 14 janvier à 22h (entrée libre): effets de contes et chansons par la 2b company.

«LE SPECTACLE QUI NE POUVAIT PAS ÉCHOUER»

LE TEMPS SAMEDI CULTUREL, 15 janv. 2011

Le spectacle qui ne pouvait pas échouer



Il s'est passé quelque chose d'étonnant, mardi soir au théâtre de l'Arsenic, à Lausanne. A la fin du spectacle intitulé crânement *KKQQ*, François Gremaud, son auteur, est venu s'excuser auprès du public des ratages qui avaient perturbé la représentation et dénaturé le projet. Un projet complexe avec trois comédiens qui se filment en direct dans des cabines vitrées,

puis jouent à l'avant-scène des séquences avec sapins jetés et tubes de variétés chantés, tandis que trois écrans au-dessus de leur tête diffusent les vidéos réalisées séparément et qui, mises côte à côte, interagissent miraculeusement. Sauf que mardi, soir de première, ça n'a pas bien interagi. Très vite, images et sons se sont décalés et le tout a flotté. Pas dramatiquement. Mais il manquait une dimension, une illumination pour atteindre le déclin promis par le titre.

Il arrive rarement qu'un artiste avoue ses faiblesses et s'en excuse. On peut saluer l'honnêteté de François Gremaud, talentueux Fribourgeois qui est allé étudier à

Bruxelles et qui est revenu avec de jolies fables, toujours à trois, sur les pannes de l'existence et autres clins d'œil étranges du destin (*My Way* en 2008). Mais le plus étonnant, c'est qu'une partie du public n'a pas pris ces regrets au premier degré. Non, des spectateurs ont pensé que cet aveu d'échec faisait partie du spectacle et que le flottement et les décalages qui précédaient étaient eux aussi souhaités. Feint ratage ou vraie plante? Questionnements et palabres ont commencé.

Au final, le bug a été confirmé. Mais la confusion raconte quelque chose de singulier et de troublant sur les spectacles actionnant la dérision et l'absurde dans une

tradition dadaïste des années 1920.

Même s'il se donne beaucoup de peine, un tel spectacle ne pourra jamais «échouer». Ces créations qui se veulent le reflet de nos dérives et doutes contemporains proposent des séquences tellement décalées et arbitraires que lorsqu'un problème survient, le public le recycle immédiatement et le considère comme un choix artistique, non comme une défaillance technique. A l'opposé, donc, du trou de mémoire dans le théâtre traditionnel où le comédien pris au dépourvu passe difficilement inaperçu...

Quelle liberté, dira-t-on! Qui sera sans doute envieux par les

bachoteurs contraints d'endurer de mesquines évaluations où le résultat est juste ou faux. Réussir à sortir du rapport binaire du bien et du mal, c'est simplement s'affranchir d'une morale millénaire. On salue l'élargissement de vue. Mais aussi, quel désarroi pour les artistes qui imaginent une forme définie, absolument fondée pour eux, légitime selon leurs critères secrets et qui réalisent que dévoyée, trafiquée, cette forme convient aussi. Ceci ou cela, après tout pourquoi pas, admet le spectateur progressiste. L'aléatoire a quelque chose d'audacieux qui gratifie l'esprit, mais frustre l'instinct.

L'émotion tient mieux au corps, comme un appel pressant, une drogue, voilà pourquoi Bertolt Brecht voulait la bannir.

Lorsqu'un spectacle peut se lire dans l'ordre ou dans le désordre sans que le public ne manifeste d'étonnement, sûr que les tripes ne sont pas de la partie. Ce n'est ni bien ni mal, justement, le jeu l'emporte sur l'enjeu. Alors pourquoi cette mélancolie? Peut-être parce que cette implication minimale enterre une idée romantique de l'art qui voudrait que chaque œuvre ait sa nécessité.

**Journaliste à la rubrique Société & Culture.*

PRESSE sur François Gremaud: «LE LAUSANNOIS FRANÇOIS GREMAUD AIME S'AMUSER» 24 HEURES, mer. 22 juin 2011

Arts vivants

Le Lausannois François Gremaud ose s'amuser

Le metteur en scène entame sa résidence au Far°, du 10 au 20 août à Nyon. Rencontre avec un éternel enfant au regard brillant

Céline Rochat

François Gremaud a le sourire communicatif. Les yeux bleus pétillants accordés à sa chemise azur. Son credo? Oser s'amuser, dans un monde on ne peut plus sérieux, régenté par le politiquement correct et les lois qui dirigent le quotidien. Remettre en question les généralités et les acquis classiques, ne pas considérer ce qu'il connaît comme quelque chose de su. Dans son métier, le metteur en scène contemporain s'efforce d'atteindre un équilibre précaire: «Être un idiot sans être bête.» Entendez «idiot» au sens premier du terme, qui signifie partir à la découverte d'un langage propre à soi-même.

François Gremaud a été choisi depuis cet été et pour deux ans par la directrice du Far°, Véronique Ferrero Delacoste, pour être artiste résident du Festival des arts vivants de Nyon. Dans ce cadre, le metteur en scène de 36 ans poursuivra le travail d'expérimentation qu'il effectue avec Tiphany Bovay-Klameth et Michèle Gurtner au sein de la 2b Company depuis une année et demie. La méthode, toujours la même, consiste à improviser sur un thème, puis à développer ces fruits de l'imagination. Dernière production en date, *KKQQ*. Recréé cet hiver à l'Arsenic et programmé la saison prochaine à Vidy, ce spectacle mêle jeu et technique, humour et poésie.

Pluralité de regards

Ces recherches seront soumises à une cellule de réflexion formée de gens ne provenant pas directement des arts vivants (un philosophe, un ethnologue, un dramaturge, un critique-commissaire d'exposition en arts plastiques). Le but? Obtenir une pluralité de regards et fournir du matériel théorique en ouvrant des champs nouveaux. «Dans notre démarche, il est parfois difficile de prendre de la distance et de comprendre ce qu'on est en train de faire», confie-t-il en rentrant la tête dans les épaules, comme un enfant pris en faute.

Entrettenir un regard constamment neuf sur le monde requiert de durs efforts. «Je n'ai plus de TV



«J'éprouve une tendresse immense pour l'imperfection», avoue le metteur en scène François Gremaud, 36 ans. ALAIN ROUCHE

Zoom

Le Far° reprend son souffle

Directrice du Festival des arts vivants (Far°), Véronique Ferrero Delacoste aime articuler sa programmation autour d'un thème. Le fil rouge de cette 27^e édition s'intitule «On parle de toi». «L'idée est toujours de rapprocher les publics et les artistes, d'inviter au partage et à la découverte», expliquait-elle hier à la presse. Par ailleurs, le festival peut reprendre son souffle: sa dette de 100 000 francs est épongée, la commune de Nyon lui ayant accordé une subvention de 845 000 francs pour les quatre ans à venir, auxquels s'ajoutent les 60 000 francs du Conseil régional.

Basé à l'Usine à Gaz, le Far° investira d'autres lieux (salle communale, château, Esp'Asse, After, cinéma, salon de coiffure), et plusieurs projets artistiques impliqueront des habitants.

Dans *La voie des choses*, par exemple, Zoé Cadotsch a récolté des récits de Nyonnais sur leurs liens avec des objets intimes pour en tirer une «cartographie non exhaustive». Les Canadiens de Mammalian Diving Reflex réuniront eux le passeport vacances nyonnais et le coiffeur Philippe Meier. Les enfants pourront ainsi apprendre la coiffure et offrir des coupes gratuites au public lors d'une performance socialisante. Plus politique, Laura Klauz et Martin Schick remettront en question les rapports sociaux liés aux divergences générées par la logique du profit dans *CMMN SNS PRJCT*. **Y.M.**

Nyon, Usine à Gaz et autres lieux Du me 10 au sa 20 août Rens: 022 365 15 50 www.festival-far.ch

«Il ne s'agit pas de comprendre, mais de s'abandonner»

François Gremaud, metteur en scène

depuis longtemps, confirme le Lausannois, attablé dans un café de la place. Cela demande aussi parfois de se «laver les yeux», et de lire des choses qui nettoient l'esprit. Sans compter les multiples spectacles auxquels il court assister, afin de ne «jamais perdre la flamme». Ambivalence du métier... Tout en cultivant précieusement sa naïveté, François Gremaud ne peut s'empêcher de concrètement regretter que les artistes soient difficilement soutenus dans leur démarche de recherche.

Art de l'éphémère

En plus du soutien du Far°, François Gremaud a reçu un contrat de confiance de deux ans de la ville de Lausanne. Ce premier semestre ressemble donc à un début de consécration pour celui qui, depuis tout petit, se voit dans le do-

maine artistique. Stylisme, peinture, graphisme, musique... Il n'a jamais su faire autre chose que de l'art. Mais pourquoi le théâtre, au final? «C'est vivant et unique. J'aime cette dimension éphémère. Et on y vit un échange immédiat entre les gens.» Si sa formation à l'Institut national supérieur des arts du spectacle, en Belgique, l'a mené à avoir de solides bases de théâtre classique, l'homme a rapidement su que c'est vers le milieu contemporain qu'il se dirigerait.

Pour François Gremaud, le but du travail est d'«ouvrir le champ des possibles», non d'atteindre le parfait. Au contraire, il éprouve une tendresse «immense» pour l'imperfection. Les chorégraphies de la compagnie sont du reste «tout sauf académiques. Il y a une dimension grotesque, un peu ridicule. Mais cela nous rend touchants.» Loin donc, l'artillerie de jugements, le rapport analytique que l'on trouve dans le théâtre classique. «Dans le contemporain, le spectateur est créateur. Il peut organiser les choses, sentir ce que cela réveille en lui. La dynamique est celle de l'anti-jugement. Il ne s'agit pas de comprendre, mais de s'abandonner.»

«FRANÇOIS GREMAUD, REGARD AIMANT ET DÉCALÉ» LE TEMPS SAMEDI CULTUREL, 9 juil. 2011



«Idiot», «pour ce qui est singulier, ce qui a son langage propre. Il est nécessaire de rappeler que le champ des possibles est infini. Plus j'avance, plus je découvre des inconnues.» LAUSANNE, 27 JUIN 2011

François Gremaud, regard aimant et décalé

> Théâtre Le metteur en scène, 36 ans, invente des fables acides et touchantes sur les jeux du destin. Il conjugue fatalité, sensibilité et liberté

Marie-Pierre Genecand

Pour François Gremaud, metteur en scène fribourgeois de 36 ans qui a fait ses classes à Bruxelles, la vie tient plus à l'aléatoire qu'à une ligne qu'on peut soi-même tracer. Doit, dans ses spectacles légers sans être *light*, la présence de listes loufoques, d'inventaires fantasques et de jeux heureux sur les probabilités. Doit aussi des lancers de sapin, des chutes de plots et des mines interloquées. Mieux vaut rire de ce hasard qui fait et défait notre destinée, dit ce grand artiste (1 m 90), aux yeux si clairs et si ouverts qu'on y plonge volontiers.

2011, c'est un peu, beaucoup sur les scènes romandes, l'année François Gremaud. Déjà, parce que le créateur explorateur sera l'invité phare du *far*, Festival des arts vivants de Nyon, du 10 au 20 août. Avec la 2b company, sa formation, il y pratiquera son théâtre décalé dans lequel objets, espace, temps, plus rien ne semble évident. A la manière de Jacques Tati, Gremaud montre à quel point le réel est fragile, perpétuellement menacé d'un coup de sac, d'un glissement.

2011 est aussi son année, car le metteur en scène a joliment dirigé Yvette Théraulaz dans *Comme un*

de Genève au printemps. La grande dame, toujours puissante dans ses quêtes, avait en plus cette pointe d'étonnement, presque un ravissement «made in Gremaud», qui la rendait encore plus pertinente.

Enfin, 2011 est son année, car François Gremaud a gagné les faveurs de René Gonzalez, directeur du Théâtre Vidy-Lausanne, qui accueille deux de ses spectacles l'an prochain. Autant dire un tremplin pour un possible destin européen. Dans cette rencontre, Sandrine Kuster, directrice de l'Arsenic, a servi d'intermédiaire. Et le hasard a aussi joué son rôle. Parce que l'Arsenic est en travaux, la salle lausannoise a envoyé ses artistes «se faire voir ailleurs», annonce avec malice son programme d'une «saison STF (Sans Théâtre Fixe)».

Le metteur en scène fribourgeois est allé se faire (bien) voir à Vidy. Et présentera *Re*, sa nouvelle création qui, de l'éternel retour au refoulé, en passant peut-être par le céleri remoulade, s'interroge sur le préfixe français... Le facétieux reprendra également dans la salle au bord de l'eau *KKQQ*, succès de l'an dernier où un savant système de synchronisation rendait compatible le son et les images d'improvisations perpétrées en ordre dispersé devant des écrans. Soit une tendance très contemporaine qui porte un titre cultoté et qui a plu à René Gonzalez, car François Gremaud est d'abord «un poète au grand cœur» avant d'être un bidouilleur rageur.

La douceur. Elle est là, la distinction de ce fils de professeur de physique à l'EPFL, tellement passionné par son métier que ses nuits ressemblaient à ses jours, traversées par d'insaisissables curiosités. «Mon père m'a transmis le goût d'un

Lignes de force

Le Temps: L'artiste qui vous accompagnera toujours?
François Gremaud: Pierre Ménard, le vrai-faux personnage de Borges, qui a pour lui le fait de ne pas exister et d'être un artiste très inspirant. C'est celui qui re-fait, à l'identique, mais en mieux. J'adore cette idée.

- Le père ou la mère artistique que vous avez dû tuer?
- Dieu. Mais il était déjà mort.

- Quand aurez-vous réussi?
- Le jour où j'accepterai sereinement l'échec.

C'est un bon vivant, un costaud à moustache qui, face à la beauté du paysage, a simplement voulu comprendre son fonctionnement. Tous les matins, il se lève à 3h30 pour écrire, chercher, remplir d'innombrables carnets», note François, qui est né à Berne en 1975 dans une famille de quatre enfants, a grandi à Lausanne avec une maman au foyer «imbattable pour dégouter n'importe quel objet», avant de rejoindre Fribourg à 10 ans.

«Ce fut un choc culturel, ne serait-ce qu'au niveau du bac à sable», se souvient le trentenaire toujours surpris. «A Lausanne, des bancs permettaient, imposaient, aux enfants de rester propres quand ils maniaient la pelle et le seau. A Fribourg, on devait plonger dans la matière. Ça me paraissait dingue, à la fois péquenoit et révolutionnaire!»

Le déménagement était motivé

et retrouve la trace dans les spectacles de la 2b company. Christian, le frère cadet de François, est sourd de naissance et, au-delà des écoles fribourgeoises qui semblaient mieux adaptées à ce handicap, au-delà de la langue des signes que tout le clan a apprise, les deux frères ont développé un langage à eux qui a rendu François sensible aux différents types de communication. Doit, dans ses créations, cette joie de dire autrement. Mais aussi cette conscience des difficultés de compréhension et de la solitude ultime de l'individu.

«François dit par la bande, de manière très sensible, le tragique de l'existence», salue le comédien Pierre Mifsud, lorsqu'il incarnait le mémorable Jean-Claude dans *Simone, two, three, four*, création de 2009. Pull et pantalon bleu ciel, ton sur ton beau à souhait, ce Jean-Claude fou de chiffres ne cessait de compter en mètres la longueur de spaghettis mangés par l'oncle Denis avant sa mort. A ses côtés, Martine, ex-scout et championne de voltige, ventilait à chaque mise sous pression. Tandis qu'Alejandro,

La surdité de Christian, son frère cadet, a rendu François sensible aux multiples moyens de communiquer. Et poussé son sens du décalage

beauté née à Bogota, affichait une sérénité inversement proportionnelle à la somme de coups essuyés.

Soit une folle inventivité au service de tous les possibles de l'existence avec cette conviction qu'il n'y a pas une seule façon d'avancer. «Cette pluralité de points de vue, je l'ai développée à l'Institut national supérieur des arts du spectacle (In-

ment à la SPAD, conservatoire de Lausanne de l'époque qui délivrait un enseignement très orienté politiquement, l'Insa a pour principe d'initier à tous les domaines de la création théâtrale. Dans la branche mise en scène, j'ai étudié le son, l'éclairage, la scénographie, l'administration, l'histoire, l'anthropologie, la philosophie, des aspects juridiques également, concernant les droits d'auteur, des notions de photo, de radio... Ça peut paraître dispersé, mais ça m'a donné de vrais outils et une décontraction par rapport à tous les médias de la scène.»

Décontraction, humour, sens de l'observation, décalage, sensibilité aussi profonde que légère, inspiration... Face à ces qualités, on a évoqué Jacques Tati comme parenté esthétique. François Gremaud cite aussi les metteurs en scène français Philippe Quesne et zurichois Christoph Marthaler au rang de ses modèles fondateurs. «Je suis complètement fasciné par la manière dégagee qu'a Marthaler de dire des choses capitales. Récemment, à Bale, j'ai vu sa mise en

>> Sur Internet

Retrouvez toutes les séries d'été sur www.letemps.ch/series_ete

Mais encore. Comment François Gremaud, qui a suivi le gymnase en scientifique puis une année de graphisme à l'Écal, Ecole cantonale d'art de Lausanne, s'est-il finalement décidé pour le théâtre qu'il a pratiqué en amateur au Conservatoire de Fribourg, auprès de Gisèle Sallin? «Le coup de tonnerre, ce fut *Bernadette*, du Flamand Alain Platel. Pour une fois, le théâtre me parlait. Ce mélange de jeunesse populaire à la dérive et de culture savante avec Bach, ce plateau animé par mille saynètes en même temps, cet esthétisme de la profusion rock, punk et baroque. J'en ai pleuré.»

Mais surtout, François Gremaud a choisi le théâtre car il aime ses comédiens. Anne-Catherine Savoy et Pierre Mifsud hier. Tiphany Boyav-Klameth et Michèle Gurtner aujourd'hui. Véritables compagnons de création. «Quand je vois la force d'incongruité de Pierre ou de Michèle, leur capacité à se décaler des normes tout en restant simples dans leur rapport au public, je suis aux anges. Dans mon théâtre qui ne souligne pas le sens, mais qui laisse au spectateur le soin de se faire sa cuisine privée, c'est très important d'avoir des personnalités fortes et libres en scène. Je suis un créateur heureux de ces petits miracles.»

Heureux et qui sait transmettre cette joie de l'exploration à tous les amateurs de haute sensibilité en liberté.

Dés lundi

BIOGRAPHIE

Après avoir entamé des études à l'Ecole cantonale d'Arts de Lausanne (ECAL) et au Conservatoire d'art dramatique de Lausanne (SPAD), François Gremaud suit à Bruxelles une formation de metteur en scène à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (INSAS). Dans le cadre de sa formation, il est notamment dirigé par Jean-Marie Piemme et Isabelle Pousseur.

Après l'obtention de son diplôme en 2002, il assiste Philippe Adrien, Nicolas Rossier, Geneviève Pasquier, Gisèle Sallin et Sylviane Tille et joue également sous la direction de ces dernières.

En 2005, il fonde la 2b company et présente au Belluard Bollwerk International une version «laboratoire» de My Way, sa première création.

En 2006, il propose à Nuithonie une relecture de My Way qui rencontre un important succès critique et public, avec un interprète en langage des signes intégré à la représentation, confirmant son intérêt pour le mélange : des genres, des idées et des publics.

La même année, dans le cadre du festival [altitudes], il présente Après nous (le déluge), une pièce qu'il a écrite et mise en scène.

En 2007, en étroite collaboration avec la Cie V.I.T.R.I.O.L., il écrit et met en scène Violette rit encore au Théâtre 2.21 à Lausanne ainsi qu'à l'Espace Nuithonie de Villars-sur-Glâne, spectacle repris au Festival far de Nyon.



En 2007 et 2008, My Way repart sur les routes pour plus de 50 représentations, passant en autres par Fribourg, Yverdon, La Chaux-de-Fonds, Porrentruy, Carouge et Sion. My Way a aujourd'hui été vu par près de 5'000 spectateurs.

En 2009, il met en scène Ma Solange, comment t'écrire mon désastre, Alex Roux de Noëlle Renaude pour la Cie La Mezza Luna, plus de 18 heures de spectacle présentées en 18 épisodes.

Il crée Simone, two, three, four avec la 2b company, présenté à l'Espace Nuithonie de Villars-sur-Glâne et au Théâtre 2.21 en avril et mai 2009.